

Une famille (pas) comme les autres

Sarah reposait dans son berceau avec, pour la tenir au chaud, une couverture bien trop légère. Sa chambre était claire, propre et bien rangée. Par la fenêtre ouverte, une brise entraînait, soulevant le rideau et faisant tournoyer un mobile aux papillons multicolores. La fraîcheur de l'air n'avait rien de surprenant en cette période de l'année.

La petite geignit de nouveau en agitant une menotte fermée. Comme personne ne vint, les manifestations reprirent avec un peu plus d'intensité.

- Denise, Sarah pleure.
- Je l'ai entendue, Philippe. Il ne faut pas y aller, c'est tout.
- Pourquoi ?

Debout dans sa cuisine, Denise Lemieux poussa un bruyant soupir. C'était une belle femme, aux yeux d'un bleu soutenu et à la peau fine. Sa chevelure noire et lustrée tombait sur ses épaules avec naturel. Elle imposait autant par sa charpente robuste que par son caractère bien trempé. Elle se tourna vers le jeune homme.

– Parce que c’est comme ça, Philippe Dion. Laisse-moi faire, veux-tu ? Tu ne connais pas grand-chose aux bébés, petit frère, ajouta-t-elle en appuyant sur les deux derniers mots.

Le ton sarcastique visait à mettre en évidence le jeune âge dudit frère qui, bien sûr, jugea la réplique vexante. Dix ans les séparaient et Denise prenait plaisir à souligner la chose aussi souvent que possible.

Au contraire de sa sœur, Philippe Dion trouvait difficile de s’affirmer, se contentant volontiers du silence et de l’esquive. C’était un garçon timide, aux traits nets, dont les rares sourires contenaient quelque chose de triste. Il avait de belles lèvres charnues, une mâchoire déjà bien dessinée et des cheveux châains coupés très courts, à la manière des militaires. Si, comme eux, il savait obéir sans discuter, l’adolescent de seize ans n’en possédait pas moins une intelligence vive et un sens de l’observation mésestimés par son entourage.

Comme d’habitude, devant l’ironie de sa sœur, il décida de ravalier son dépit.

« Ben oui. C’est sûr que t’en connais plus ! Avant d’avoir Sarah, tu n’as jamais pris soin d’un enfant de ta vie », bougonna-t-il pour lui-même.

S’il évita une réplique ouverte, le jeune n’entendait pas abandonner si facilement.

– Mais elle n’a que trois mois. Si elle pleure, c’est qu’elle a quelque chose, non ?

– Elle a bien mangé, sa couche est changée, tout va pour le mieux. Ce qu’elle veut, c’est qu’on la prenne. Or, elle doit s’habituer à s’endormir toute seule. Quoi que tu en penses, ta filleule n’est pas une princesse !

Insatisfait de la réponse de sa sœur, Philippe insista en modifiant sa tactique.

– Comme je ne la vois pas souvent, je ne pourrais pas la bercer un peu ? Juste un peu ?

Denise commença à s'impatienter.

– Philippe, arrête-moi ça ! Tu passes la visiter tous les deux jours. Je n'ai pas envie que tu me la gâtes. C'est moi qui devrai composer avec ses caprices après. Alors, c'est interdit d'aller la bercer. Et puis, tu n'es pas venu pour m'aider avec mon gros ménage d'automne, toi ? La journée avance, mais pas nous.

Denise Lemieux attrapa ses chiffons et ses nettoyeurs.

– Grouille, on est rendus à laver les vitres extérieures.

– Laisse-moi aller à la toilette et je te rejoins, soupira son frère.

– Je t'attends dehors.

Sans enthousiasme, Philippe se dirigea vers la salle de bains. Arrivé près de la porte, il hésita puis continua vers la chambre de Sarah. Il s'approcha du berceau et jeta un regard plein de tendresse au poupon agité.

– Ta mère ne veut pas que je te prenne, lui murmura-t-il avec un air de conspirateur. Mais elle ne m'a pas interdit de venir te voir.

La petite ouvrit grand les yeux et son visage s'apaisa dès que son oncle parla. Elle connaissait bien cette voix et l'avait dès le début associée au bien-être et au bonheur. C'est que son

jeune parrain s'acquittait de sa tâche avec sérieux. Depuis sa naissance, il ne ratait aucune occasion de la cajoler ou de la faire rire. Il était le gardien attitré lorsque les parents sortaient, et jamais l'idée de s'en plaindre ne lui serait venue.

Son zèle à prendre soin de sa filleule était renforcé par sa conviction que sa sœur n'était pas très douée pour la maternité. Il trouvait, non sans raison, qu'elle manquait trop souvent de chaleur et de tendresse. Denise était une authentique cérébrale, persuadée la plupart du temps qu'elle détenait la vérité.

Ce n'était pas le cas de son mari.

André Lemieux était un homme que tous considéraient comme un bon gars. La fin de la vingtaine, taille moyenne et léger embonpoint, il avait un visage rond et une calvitie précoce qui lui donnaient un air sympathique. C'était un bon vivant dont le principal défaut était la tendance à très vite banaliser les choses. Dès le début, la relation entre Philippe et lui fut simple et agréable. Dans les faits, André représentait le grand frère dont l'autre avait besoin.

Si André était un beau-frère plus que convenable, Philippe lui reprochait par contre son manque de caractère en tant que père. André Lemieux adorait sa fille, aucun doute là-dessus, mais de toute évidence son boulot de comptable était plus important que la paternité. N'importe qui pouvait le voir, il jouait plus naturellement avec les chiffres qu'avec sa fille. D'une certaine manière, c'était un mal pour un bien, car s'il avait eu la fibre paternelle plus développée, c'est une épouse têtue qu'il aurait trouvée sur son chemin.

Ce n'était un secret pour personne, autant la grand-mère que la mère de Sarah possédaient un sens aigu du leadership. Au sein de leur royaume, elles régnaient en souveraines. Ainsi, dans la vie de sa fille, Denise faisait comme ailleurs et

laissait peu de place aux suggestions de son entourage, mari inclus. En conséquence, les rares fois où Philippe osait donner son opinion sur l'éducation de l'enfant – lui qui n'était qu'un ado imberbe –, personne ne s'y intéressait.

Trouvant navrantes les « maladroites » de sa famille, le parrain estima donc très tôt qu'il lui faudrait compenser. En secret, il s'attribua l'important rôle de protecteur et jura d'être toujours là pour sa filleule. Cette décision fit de lui une sorte d'ange gardien en chair et en os avec pour principale arme le bouclier de son affection.

Sortant de sa rêverie, le jeune homme ramena son attention vers celle qu'il avait prise sous son aile. Il la trouvait bien mignonne. Délicate, vive et pleine de tonus pour son âge, la petite Sarah savait déjà séduire. Elle avait un joli nez retroussé, de grands yeux curieux dont la couleur restait à définir, mais des cheveux qui s'annonçaient déjà blonds comme les blés.

La petite venait de recommencer ses protestations, cette fois sans nuances. Un simple coup d'œil permit à Philippe de se rendre compte que la fenêtre de la chambre était demeurée ouverte depuis le matin. S'il concédait à Denise que le bedon et les fesses n'avaient pas à se plaindre, il lui semblait clair, à présent, que Sarah ne pleurnichait pas pour rien.

– Ce n'est pas chaud ici. Attends un peu, mon petit ange.

Le jeune homme ferma la fenêtre et défit une couverture de flanelle pliée et posée aux pieds du bébé.

– Faut bien que ça serve, non ?

Il enveloppa Sarah en prenant soin de laisser son visage à découvert. Puis, avec douceur, il effleura les boucles blondes de son joli crâne.

– Voilà. Tu peux te rendormir maintenant.

Le geste fut récompensé dans la seconde. Sarah cessa de chigner et se calma. La sensibilité d'un ado venait de l'emporter sur la rigidité d'une mère. Un sourire malicieux aux lèvres, Philippe sortit sur la pointe des pieds, fier d'en avoir fait à sa tête. Il pouvait aller rejoindre sa sœur, l'esprit tranquille car, pour lui, l'essentiel était réglé.



L'histoire de Sarah Lemieux venait se greffer à celle d'une famille déjà singulière. Outre cette force féminine dominante, l'arbre généalogique des Dion faisait apparaître un clan aux qualités discutables.

À commencer par les grands-parents de Sarah.

Au beau milieu du vingtième siècle, Jacqueline Huet et Henri Dion représentaient, à Montréal, le jeune couple standard de l'époque. Pressés par leurs projets, c'est en mode grande vitesse que les amoureux passèrent du statut de célibataires à celui de parents. Ainsi, la même année, leurs noces et la naissance de Denise – fille adorée d'une mère comblée – furent célébrées.

Énergique et pugnace, maman Jacqueline était depuis longtemps une femme dont l'autonomie et l'indépendance annonçaient la progression indiscutable du mouvement féministe de cette génération. En plus de son rôle de mère, elle gagnait très bien sa vie comme représentante pour un fabricant de stores et de rideaux. « Fichue bonne vendeuse », reconnaissait volontiers son employeur. Sa meilleure, en fait. Elle était réputée pour sa détermination et son dynamisme, deux

« qualités » qui la caractérisaient en tout, au travail comme à la maison. En bref, une femme forte pour certains, mais qui déplaçait beaucoup d'air pour d'autres.

À côté d'elle, Henri Dion, ouvrier de son état, faisait presque figure de potiche. Moins scolarisé que sa Jacqueline, plus docile aussi, l'aïeul de Sarah n'émettait que rarement une opinion. Non pas qu'il fût sot ou sans caractère, mais, dans son idée, affirmer son autorité masculine aurait risqué de provoquer des orages inutiles dans son couple. Il comprit très vite que la paix et l'harmonie valaient bien quelques compromis.

La naissance de Denise exigea bien sûr d'Henri de nouvelles concessions. Jusqu'à sa mort, il eut en secret la pensée sarcastique que le médecin-obstétricien avait omis de couper le cordon ombilical. Dès le début, à sa grande déception, mère et fille formèrent le couple principal dans la maison, l'obligeant encore à faire le docile et à ravalier son opinion. Il n'y avait pourtant personne comme Henri Dion pour s'occuper des enfants. Doux, attentif et drôle, il possédait un talent naturel pour les rendre heureux. La venue de son premier bébé le trouva donc béat et rayonnant, un court moment, juste avant de comprendre qu'il serait maintenu à l'écart. Avec une diplomatie irréprochable, Henri Dion tenta vaillamment de prendre la place qui lui revenait, mais sainte Jacqueline lui fit obstacle avec entêtement. Sans jamais se l'avouer, elle s'appropriä Denise en entier, sans demi-mesure et avec bien peu de remords.

Au couple Dion, la nature ne fit pas cadeau d'une grande fertilité. Sans y être pour quoi que ce soit, la jeune femme vit les mois et les années se succéder sans qu'aucun autre rejeton ne s'annonce. Ce n'est que dix ans plus tard que Philippe naquit dans cette famille déjà particulière.

La conception accidentelle du petit garçon eut le mérite d'établir un nouvel équilibre. Jacqueline exulta, pas tant pour elle que pour son époux, à qui elle eut le sentiment d'offrir le plus précieux des cadeaux. En son for intérieur, elle reconnaissait depuis longtemps l'isolement d'Henri, mais partager son trésor demeurait au-dessus de ses forces. En donnant un fils à son mari, Jacqueline Dion parvenait à faire taire les quelques murmures de sa conscience et pouvait dès lors garder sa fille pour elle. En toute lucidité, le pauvre Henri décida de profiter de ce qu'il recevait plutôt que de pleurer ce qu'il n'aurait jamais.

Ainsi, dès sa conception, Philippe Dion hérita d'une importante mission : celle d'accommoder tout le monde en tissant de forts liens avec son père. Au premier coup d'œil, la stratégie porta ses fruits et leur relation se révéla presque aussi serrée que celle qui existait entre Jacqueline et Denise. Sauf que pour Philippe, il y eut un prix élevé à payer : en dépit des soins attentifs que sa mère lui prodigua, il n'eut jamais véritablement accès à elle, même et surtout après la mort prématurée de son père adoré.



Sarah se révélait être un bon bébé. Très calme, éveillée et curieuse, elle pleurait peu, faisait ses nuits depuis l'âge de trois semaines et vidait ses biberons sans faire de chichis. Tout le monde s'extasiait devant son joli minois et ses sourires. Elle ouvrait sur la vie de grands yeux sombres empreints d'intelligence. La famille élargie et les amis constataient qu'elle était un poupon sans tracas. Chose étonnante, la seule qui semblait ignorer sa veine était Denise.

– Vous avez un enfant en bonne santé et facile, lui lança le pédiatre au premier rendez-vous.

Frais sorti de l'université, le jeune médecin possédait d'incontestables connaissances théoriques, mais il manquait encore d'expérience pour faire face à des personnalités comme celle de Denise Lemieux.

– Ah bon ? répondit une Denise placide et un brin présomptueuse. Les bébés ne sont pas tous comme elle ?

– Oh non ! Beaucoup creusent des cernes sous les yeux de leur mère. Votre fille vous ménage ; vous avez de la chance.

Denise prit un air dubitatif.

– C'est peut-être plus que de la chance, docteur. Disons que j'ai ma technique et qu'elle ne doit pas être si bête puisque Sarah nous fait peu de misère.

Son examen terminé, le médecin lui rendit son poupon et consigna quelques notes au dossier.

– Ce n'est pas toujours une question de technique, Mme Lemieux. Dès leur naissance, les enfants ont déjà un caractère.

Elle haussa un sourcil.

– Il ne faut pas exagérer, docteur. Caractère ou pas, si des parents n'ont pas le dessus avec un bébé de cet âge, ce sont vraiment des incapables.

Devant cette affirmation butée, le médecin préféra ne rien ajouter.

Voilà bien l'effet que Denise Lemieux parvenait à provoquer sans faire d'effort. Son entourage n'osait la contredire

qu'en de rares – et choisies – occasions. À Jacqueline et à elle, on cédaient sans trop discuter, pour autant qu'elles ne dépassent pas les bornes.

Denise s'occupait avec zèle de ce premier enfant qu'elle et son mari avaient désiré et dont ils avaient planifié la venue. Elle veillait sur Sarah avec la rigueur d'une puéricultrice, lui donnant tous les soins nécessaires, mais avec cette absence d'intuition qui caractérise les parents plutôt médiocres. Denise Lemieux n'était pas à proprement parler une mauvaise mère, pas plus qu'une mauvaise sœur ou épouse, mais son manque d'empathie et son incompétence en matière de communication humaine l'empêchaient d'établir avec sa progéniture le lien particulier qu'elle eut toute sa vie avec sa propre mère.

Le premier à en souffrir fut Philippe. Toute son enfance, il attendit le moment où les femmes de la maison le laisseraient enfin partager leur complicité. Ce fut en vain, et il dut se résoudre à vivre en parallèle de cette sœur très occupée à communier avec sa mère. La seule chose qui lui épargna un début de vie désertique fut la profonde, mais trop brève, affection de son père.

C'est donc la sécheresse du clan Dion qui expliquait, en grande partie, l'attachement de Philippe envers Sarah. Perspicace, le parrain voyait parfaitement clair. Mine de rien, l'existence de sa filleule se préparait à devenir la lamentable répétition de ce qu'il ressentait lui-même au sein de sa famille : le froid et l'absence.



En dehors de Sarah, le sport représentait l'autre passion de Philippe. Le jeune homme ne manquait pas d'énergie et son

intérêt allait aux activités individuelles, à l'exception du tennis qui lui permettait de côtoyer un ou deux garçons de son âge.

– Ton service est trop rapide, je ne suis pas de taille.

– Arrête de râler, mauvais perdant, et concentre-toi, répondit Philippe.

Puis, sans la quitter des yeux, il lança la balle au-dessus de sa tête et la frappa avec puissance. Sa raquette fendit l'air avec précision, envoyant le projectile près de la ligne de fond. Un ace. Son partenaire leva les bras au ciel en soupirant haut et fort.

– Ça va, j'en ai assez pour aujourd'hui.

Philippe laissa échapper un rire moqueur en s'approchant du filet.

– Ne te décourage pas, Pat. Le tennis, c'est une question de pratique.

Son copain profita de l'occasion pour le taquiner.

– Je peux pratiquer toute ma vie, jamais je n'aurai tes yeux bioniques !

La remarque fit tiquer Philippe. Chaque fois que quelqu'un soulignait la particularité de ses yeux, sa timidité s'appliquait. La génétique l'avait en effet nanti d'iris de couleurs différentes, si bien qu'il regardait le monde avec un œil brun et un œil bleu. D'autres en auraient été fiers, mais pas Philippe. Cette hétérochromie provoquait plutôt chez lui le sentiment d'être une curiosité. Par conséquent, s'en accommoder lui paraissait difficile. Son ami n'eut pas le temps de remarquer comment Philippe évita la question en ramenant le sujet sur leur prochaine partie.

- On se reprend demain ? lança-t-il.
- D'ac. Vers dix heures ? proposa Pat.
- J'y serai. Salut.

Philippe ramassa son équipement, enfourcha sa bicyclette et s'élança hors du parc. D'un bon coup de pédale, il sauta par-dessus la chaîne de trottoir. La contrariété céda tout à coup la place à un nouvel entrain. Il savait que sa sœur venait les visiter cet après-midi et il avait hâte de revoir sa filleule. L'adolescent tourna le coin de la rue, ralentit et, prudent, laissa un camion le dépasser.

« Pendant que ma mère et ma sœur vont se parler de leurs cheveux qui poussent, je vais peut-être avoir la paix pour prendre Sarah », songea le jeune homme avec cette pointe de sarcasme qu'il préférait garder pour lui.

Sa mère... Elle et lui avaient bien peu de choses en commun. C'est ce qu'il aurait reconnu s'il avait eu l'audace et l'occasion d'exprimer le fond de sa pensée. Non pas qu'elle fût partie du club des marâtres diplômées, mais d'aussi loin qu'il se souvenait, Philippe avait toujours eu le sentiment de n'avoir pour elle pas plus de substance qu'un ectoplasme. Maintenant à l'âge de la rébellion, le désir d'extérioriser ses griefs et ses émois se faisait sentir, mais le courage, lui, ne l'accompagnait pas. Le résultat en était de fréquents moments d'amertume.

Il se remit à pédaler avec énergie en sachant qu'il ne lui restait que quelques mètres avant de s'engager dans la rue qu'il habitait. L'été manifestait sa vraie nature avec son air chaud, humide et collant. La soirée s'annonçait idéale pour une baignade bien méritée.

« Je gage que, constipée comme elle est, Denise va trouver Sarah trop jeune pour une trempette. J'ai hâte de lui montrer à nager, moi ! »

Depuis l'annonce qu'il serait le parrain de Sarah, l'enthousiasme qui l'habitait ne s'était jamais démenti. Cette digne nomination avait eu l'effet d'un défibrillateur sur un moribond, comme si une lumière s'était enfin allumée dans sa vie brumeuse et tourmentée.

Dans les faits, il fut le premier étonné de craquer ainsi pour sa filleule. Le lien qui se tissa entre lui et Sarah fut tout de suite profond et particulier. La fillette posait sur lui un regard qui semblait le scruter. Elle s'agitait dès qu'elle entendait sa voix, battant l'air de ses bras et de ses jambes pour attirer son attention. Que quelqu'un – même un nourrisson – s'intéresse à lui réjouissait Philippe. Il rendait au centuple cette affection à la petite en jouant avec elle, en lui parlant comme si elle était grande, en lui présentant des objets, des photos, même des films d'animation. Il la savait trop jeune pour comprendre, mais il s'amusait de ses réactions et était fasciné par sa curiosité. Que pouvait-il bien se passer dans ce cerveau tout neuf ? se demandait-il souvent. La question le passionnait et Philippe s'expliquait mal pourquoi le reste de la famille montrait si peu d'intérêt devant les exploits et les pitreries de Sarah. Ce manque d'attention lui confirmait que sa filleule et lui étaient victimes de la même infortune : celle d'être nés dans un foyer aux qualités douteuses.



C'est trois ans auparavant que, sans prévenir, le vide s'installa dans l'univers de l'adolescent, lorsqu'il perdit la personne la plus importante pour lui. Henri Dion, peu combatif et de constitution frêle, mourut prématurément. Si les

rapports officiels donnèrent des complications pulmonaires comme cause du décès, dans l'esprit de certains, un autre facteur y contribua autant : l'obligation pour Henri de devoir trop souvent plier devant une épouse peu amène. Un matin, le souffle court et la respiration laborieuse, le pauvre homme se retrouva à l'hôpital pour ne jamais en ressortir. Même si on le savait asthmatique et bronchitique chronique, la surprise fut vive dans son entourage.

Du côté de Philippe, le choc fut dévastateur.

Cette perte terrible le poussa aux confins du désespoir et de l'incompréhension. Son sentiment de solitude devint innommable. Personne autour de lui n'était en mesure de remplacer ce père adoré, certainement pas sa mère ni sa sœur. Son paysage affectif ressemblait au visage angoissé d'un ivrogne qui regarde le fond de sa bouteille vide. Dans son journal intime, il n'écrivit sur cette épreuve que quelques mots. « Hier, mon père est mort. Il m'a laissé ici, tout seul, et c'est injuste. C'est lui le chanceux. » Il n'avait que treize ans.

Les mois qui suivirent furent horribles. La mère de Philippe s'enferma dans sa propre douleur des semaines durant, et l'adolescent eut l'impression de perdre le peu qu'il recevait d'elle. De son côté, Denise occulta sa peine en tombant dans les bras de jeunes hommes trop heureux de profiter de l'occasion. Comme les mots avaient toujours été sous-estimés dans la maison, personne ne fut capable d'aborder la question de cette tragique disparition. Ils semblaient être les passagers d'un navire éclaté qui dérive. Aujourd'hui encore, penser à Henri provoquait chez Philippe une profonde et indicible douleur. Pour ne pas sombrer, il essayait le plus possible d'oublier qu'il avait déjà eu un père.

Dans ce contexte, la naissance de Sarah et son titre de parrain tombèrent à point nommé. Cet heureux événement

venait changer la donne. Philippe comprit que la fillette et lui seraient, l'un pour l'autre, une précieuse et indispensable présence.

Il ne pouvait pas imaginer à quel point.



À la vue de sa maison, Philippe accéléra la cadence.

La demeure de Jacqueline Dion était une modeste construction à deux étages qui datait de plusieurs années. Toute de briques blanches, peu spectaculaire, elle était toutefois confortable et bien entretenue, avec, à l'arrière, un joli jardin. C'est là que Philippe fit irruption en freinant brusquement. Il rangea son vélo contre le mur avec la hâte d'entrer enfin chez lui.

Le dîner familial du samedi était sacré. On en profitait pour revêtir ses plus beaux atours et l'on festoyait autour d'un bon repas. Chez les Dion, cette tradition s'était installée presque deux ans auparavant, au moment où Denise avait réussi à s'éloigner de sa mère – Philippe se demandait encore comment – pour se marier et aller vivre avec André... dans le même quartier !

Au salon, les invités prenaient déjà l'apéritif en compagnie de Jacqueline. Philippe entra, bien conscient que son short tranchait à côté de la tenue soignée des autres convives. Il dit bonjour à sa mère et s'empressa de s'asseoir à côté de son beau-frère, heureux de profiter de cette précieuse présence masculine.

– Salut le jeune, lui lança André en lui serrant la nuque. Tu arrives d'où, comme ça ?

– J'étais au terrain de tennis.

Philippe se tourna ensuite vers sa sœur et, sans plus de préambule, s'informa :

– Elle est où, Sarah ?

Sur un ton railleur, Denise répondit du tac au tac.

– Comment ça va, grande sœur ?

À la fois confus et agacé, l'adolescent se renfrogna.

– Elle dort dans ma chambre, précisa Jacqueline. Tu pourrais t'intéresser aux autres aussi, le gronda-t-elle.

Se faire faire la morale à ce sujet avait quelque chose d'un peu surréaliste, mais Philippe baissa les yeux et garda pour lui la mauvaise humeur que la remarque de sa mère venait de faire naître.

– Laissez-le donc tranquille, suggéra André. Il l'aime, la petite, ce n'est pas un crime ! Vous n'allez quand même pas le lui reprocher.

Les lèvres pincées, Denise jeta un regard irrité à son mari.

– Faudrait qu'il comprenne qu'il n'y a pas que Sarah dans la vie. Vous ne trouvez pas insupportables les gens qui se pâment devant un bébé et ne voient plus clair ? C'est d'un ridicule ! J'en rencontre parfois au centre commercial. Ils sont là à poser des questions idiotes, à parler en bébé comme des attardés, pas assez fins pour s'apercevoir qu'ils me bloquent le chemin !

Jacqueline et André s'esclaffèrent. La même vision venait de les frapper : Denise écrasant avec son carrosse les pieds

de pauvres retraités, au fond bien intentionnés. Philippe, lui, ne riait pas.

– Denise, on croirait que tu es jalouse de l’attention que l’on porte à Sarah, rigola André.

« Oooh oui ! » garda Philippe pour lui-même.

– Pas du tout ! répondit Denise. T’es aussi bête qu’eux !

C’est le moment que Sarah choisit pour se manifester. Son parrain dut se retenir de bondir sur ses pieds pour aller la chercher. Pas question de donner ce plaisir à sa sœur. Celle-ci se leva avec dignité et se dirigea vers la pièce où sa fille gazouillait. Philippe en profita pour aller se changer et revenir vêtu de manière plus appropriée.

Comme l’heure du repas approchait, tout le monde participa aux préparatifs en se partageant les tâches. Philippe dressa la table en faisant des mimiques qui ne manquèrent pas de fasciner Sarah.

– Je vais lui donner sa purée avant que l’on commence, comme ça nous serons tranquilles pour dîner, décida Denise.

– Est-ce que je peux le faire ? proposa Philippe.

– Elle est un peu capricieuse, je préfère m’en occuper, rétorqua sa sœur.

Elle prépara avec une précision chirurgicale la petite quantité de viande et de légumes prévue et la réchauffa avec soin. Elle savait qu’elle n’aurait aucun mal à faire avaler à sa fille le mélange de carottes et de patates douces. Pour la minuscule portion de veau en purée, elle s’attendait à moins de collaboration.

La première cuillerée de la pâte grisâtre prit Sarah par surprise. Elle ouvrit la bouche sans se méfier et fit la grimace dès qu'elle déglutit. Déterminée, Denise enfila la deuxième, mais une petite langue rose repoussa aussitôt la nourriture. Sarah tourna la tête de côté, les lèvres bien serrées.

– Elle fait toujours ça, rouspéta Denise. J'ai toutes les misères du monde à lui faire accepter le peu de viande qu'elle doit commencer à manger.

– Voyons, lâche ton livre d'experts et relaxe un peu, osa lui proposer André.

L'expression de contrariété de Denise s'accompagna d'un bruyant soupir. Pendant ce temps, d'une main maladroite, Sarah tentait de repousser l'ustensile devenu tout à coup l'ennemi. Philippe observait la scène avec une certaine satisfaction. Voir sa sœur avoir le dessous était un plaisir qu'il ne voulait pas rater. Elle s'y prenait tellement mal, estimait-il, qu'elle récoltait ce qu'elle méritait.

D'un geste brusque, la jeune contestataire finit par balayer la cuillère, ce qui, bien entendu, eut pour résultat de propulser la purée de viande directement sur l'impeccable chemisier blanc de Denise.

– Bravo, soupira-t-elle avec exaspération.

Elle se leva et offrit aussitôt l'assiette et la cuillère à Philippe.

– Tiens, tu voulais la faire manger, gâte-toi.

La mère partit effacer les traces laissées par l'outrage pendant que le parrain s'installait devant sa petite filleule. Elle s'intéressa à lui dans la seconde qui suivit. Philippe jeta un œil à la purée de veau d'une couleur douteuse.

– Pauvre elle, je la comprends. Ça a l’air dégueulasse.

Il s’appliqua malgré cela à la lui faire accepter, s’attendant à devoir déployer moult efforts pour la divertir. La chose ne fut pas nécessaire. Sarah offrit à son parrain une étonnante collaboration, là même où son entêtement, une minute avant, s’était manifesté avec détermination. Dur et vexant constat pour une mère comme Denise...